» plus belles villes et bourgades, mais qu'un jour la mer les » submergea toutes subitement, et que les bateliers voient encore, » par des temps clairs et calmes, les flèches étincelantes des » églises englouties par les flots : plus d'un prétend y avoir entendu » par des matinées, le dimanche, retentir le pieux carillon des » cloches. » — Puis le poète ajoute : — « La légende est vraie, » car la mer est mon âme : un monde charmant est englouti là ; » les débris sont restés debout dans le fond, et ils apparaissent » souvent dans le miroir de mes rêves, comme des étincelles d'or » merveilleuses. »

Je laisse aux savants à démêler ce qu'il y a dans tout cela de faux et de vrai, ce qui appartient à l'histoire et ce qui est du domaine de la poésie ; pour moi, il me paraît évident qu'il y a, au fond, une base historique et réelle, mais fort exagérée et embellie par l'imagination des poètes et des conteurs populaires. Je crois aussi que, plus qu'aucun autre lieu, la belle baie de Douarnenez a des droits à réclamer Is, et, si je ne craignais d'être trop long et de paraître vouloir passer pour un savant, j'en déduirais ici mes raisons, que l'on peut, du reste, voir dans le chanoine Moreau, Albert de Morlaix, Cambry, de Fréminville, et d'autres encore.

Un énorme rocher, ou plutôt un monticule composé d'une agglomération de grosses pierres, mélangées de quelque peu de terre, domine la lieue de grève au couchant : c'est ce qu'on appelle Roc'h-al-Laz. Ce nom a été écrit de différentes manières par tous ceux qui en ont parlé. Les uns, comme Albert le Grand, écrivent : *Roc'h-hir-Glaz* (Roche-longue-bleue), d'autres, *Roc'h-Kellaz* ou *Roc'h-Garlan*, ou *Roc'h-Allaz*. Du nombre de ceux qui l'orthographient de cette dernière manière, est M. Rannou, de Saint-Michel-en-Grève, barde breton. Il a composé une fort jolie ballade, *La Femme du Matelot*, à l'appui de son orthographe. — Pour moi, je préférerais écrire : *Roc'h-al-Laz* (la Roche du meurtre), et je donne mes raisons. D'abord, je remarque que le mot *Laz* entre en composition dans les noms de plusieurs localités des environs, comme le manoir de Kerlaz, et plus loin la ferme de *Roc'h-Laz*, qui est presque le même nom. — Il est à supposer qu'anciennement des bandes de voleurs, de brigands-assassins, infestaient ces

parages dangereux, détroussant et assassinant les voyageurs et les marchands qui traversaient la grève nuitamment, en revenant de Lannion, de Plestin ou de Morlaix. Ils pouvaient se tenir à l'affût dans les roches de la côte et y cachaient sans doute le butin pris sur leurs victimes, dont ils enterraient les corps dans la grève. Ces traditions de vol, de brigandage et d'assassinat se sont perpétuées dans ces lieux jusqu'à la Révolution de 89, et même au-delà, et les vieillards vous y parleront encore avec terreur de Marie Charlès et des Rannou (*Ar-Rannoued*). De vieilles ballades sont aussi restées dans la mémoire du peuple, qui attestent leurs crimes et vouent leur mémoire à l'exécration de la postérité.

Voici une des nombreuses ballades qui se chantent encore dans nos campagnes sur Marc'haït Charlès, cette héroïne de grand chemin.

Marc'haït Charlès.

I.

Quand Marc'haït Charlès allait prendre de l'eau à la fontaine, le grand brigand allait avec elle : — « Donnez-moi votre cruche, Marc'haït, car vous saliriez votre belle coiffe. »

— « N'ayez point de souci pour ma belle coiffe, j'en ai dix-huit douzaines à la maison; dix-huit douzaines en belle toile de Hollande, et autant en batiste. »

Le grand brigand disait encore à Marc'haït Charlès, ce jour-là : « Marc'haït Charlès, dites-moi, me donnerez-vous votre cœur? »

— « Je ne vous donnerai point mon cœur, car, pour mauvaise femme, je ne le suis point; mauvaise femme, je ne le suis point, ni pécheresse de mon corps. »

— « Marc'haït Charlès, si vous m'en croyez, vous viendrez avec moi sous le bois; vous viendrez avec moi sous le bois, et je vous mettrai chef sur tous les brigands. »

— « Si je vais avec vous sous le bois, je veux avoir un bon gage; je veux avoir un bon gage et boire une pleine pinte de sang!

» Je veux boire une pleine pinte de sang, de sang humain, comprenez bien, et avoir un sifflet d'argent, pour appeler mes amis les brigands. »

II.

Marc'haït Charlès ne savait pas qu'elle avait tué son père, jusqu'à ce qu'elle eût vu son bonnet sur la tête d'un de ses brigands.

III.

Monsieur Keraglaz [1] disait, disait un jour à son jeune page : — « Mon jeune page, passons par ici en silence, de crainte d'être surpris par Maria Charlès.

» Si nous sommes surpris par Marc'haït Charlès, il nous faudra mourir sur la place. » — Il avait à peine prononcé ces paroles, que Marc'haït Charlès est arrivée.

— « Monsieur Keraglaz, dites-moi, où allez-vous? d'où venez-vous? d'où revenez-vous? où allez-vous? où espérez-vous aller? »

— « J'ai été chercher un parrain, vous serez la marraine, si vous voulez; vous serez la marraine, si vous le voulez, d'un petit-fils qui vient de me naître. »

Marc'haït Charlès, entendant cela, a mis son pied sur celui de monsieur Keraglaz; elle a mis son pied sur celui de monsieur Keraglaz, et est montée en croupe sur son cheval.

Le jeune page disait en ce moment à monsieur de Keraglaz : — « Mon bon maître, si vous m'en croyez, vous obéirez au conseil que je vais vous donner :

» Quand vous descendrez de cheval, faites descendre aussi Marc'haït Charlès, car je l'ai vue, avec une aiguille, qui cousait vos habits aux siens. »

Marc'haït Charlès saluait, en arrivant à Keraglaz : — « Bonjour et joie à tous dans cette maison, je souhaite le bonjour à tous ceux qui sont ici.

» Donnez-moi un siége pour m'asseoir, et une serviette, pour essuyer la sueur [2]; une serviette pour essuyer la sueur, puisque je dois être marraine ici. »

Une petite servante, qui servait dans la maison et qui était un peu trop hardie : « Vous ne serez pas marraine ici, ni vous, ni aucune autre de votre sorte. »

[1] Keraglaz est un vieux manoir en ruines situé dans la commune de Ploumilliau.

[2] Ces deux vers se trouvent dans une foule de nos anciennes ballades bretonnes :

Roet d'in skabel da azeza,
Serviedenn da em dic'hoeza.

En entendant ces paroles, Marc'haït Charlès a descendu promptement l'escalier; mais elle a été arrêtée au même instant; le grand archer a mis la main sur elle.

— « Si j'avais prévu ceci, monsieur Keraglaz, quand nous étions là-bas sur la grand'route; si j'avais prévu cette trahison, vous n'eussiez pas fait un seul pas devant moi! »

Monsieur de Keraglaz disait au grand archer, en ce moment: — « Enlevez-lui son coutelas, qui est caché sous son cotillon;

» Enlevez-lui aussi son sifflet d'argent, son sifflet d'argent, qu'elle cache dans son sein, et avec lequel elle appelle ses brigands! »

IV.

Marc'haït Charlès disait, en mettant le pied sur la dernière marche de l'échelle : — « Quoique chef sur les grands voleurs, je ne suis pas pécheresse de mon corps;

» Je ne suis pas pécheresse de mon corps, je n'ai donné le jour qu'à un seul enfant; un seul enfant et non deux, et je l'ai caché au milieu du feu!

» Entre Saint-Michel-en-Grève et Morlaix, j'ai donné la mort à trois femmes enceintes; une seule m'inspira quelque pitié, une jeune femme de dix-sept ans,

» En l'entendant demander le baptême pour son enfant, et pour elle-même, l'extrême-onction.

» Entre Morlaix et Saint-Michel est un bois, un bois rempli de ronces, où l'on trouverait plus de cadavres que dans le cimetière de cette ville!

» Et maintenant, lâchez la corde quand vous voudrez; lâchez la corde quand vous voudrez, et n'ayez plus peur de Marc'haït Charlès! [1] »

C'est en effet dans le bois de *Coat-ann-drézenn* (bois des ronces), en la commune de Tréduder, au-dessus de la lieue de grève, au couchant, qu'était, comme je l'ai déjà dit, le quartier-général de la bande de Marc'haït Charlès. En l'année 1596, les troupes espagnoles firent une tentative pour les en déloger, mais en vain. —

[1] La famille Charlès existe encore dans le pays, et il y a une trentaine d'années on en voyait à Plouaret un descendant, homme d'une force herculéenne, et qui périt écrasé par toute une population dans un pardon des environs. Il se défendait avec avantage contre tous, quand un malin tailleur, se glissant jusqu'à lui, par derrière, coupa ses bretelles avec ses ciseaux. Aussitôt il s'embarrassa dans son pantalon, qui lui tomba sur ses pieds, et il fut accablé sous le nombre. On entassa sur son corps d'énormes pierres, pour l'empêcher de se relever.

« Le jour de l'Ascension de Notre-Seigneur, 23 mai 1596, les » Espaignols retournans de Landmeur et chasteau Primel, situé » en Plougasnou, estant venus de Blavez (Port-Louis) pour lever » le siége dudit Primel, assiégé par les royaulx, coururent les » paroisses circonvoisines, scavoir, Lanvellec, Ploufur, Plouaret, » Ploezelembre, Tréduder, Ploenevez, Loguivy-Ploecroix (Plou- » gras) et autres, et même ravagèrent la noblesse des dictes pa- » roisses et prenoient tous les bestails, tant cavalines que bestes à » cornes, etc... »

Dans une autre version de cette ballade, il est question de cette excursion des Espagnols dans le pays, ce qui permet d'en fixer la date vers 1596 ou 97.

D'après une autre ballade, que j'ai recueillie sur les lieux, et que je crois plus récente, il paraîtrait que Maria Charlès aurait succédé à Marc'haït Charlès, sa mère peut-être, à la tête de cette même bande, et que les Rannou étaient ses principaux lieutenants. Le théâtre ordinaire de leurs exploits nocturnes était toujours la lieue de grève. Le nom de Rannou — qui, par lui-même, signifie *séries*, du mot *ranna*, diviser, partager, — est très-ancien et assez répandu dans le pays; c'était une espèce d'hercule ou de Gargantua breton, et aujourd'hui encore, quand on parle de quelqu'un doué d'une force extraordinaire, on dit communément : « *Fort comme Rannou.* » Entre autres traditions qui le concernent, je rapporterai la suivante, qui a été recueillie par G.-René Kerambrun.

Sa mère se promenait un jour au bord de la grève, en ramassant des coquillages. Tout à coup elle découvre une sirène, que la vague en se retirant, avait laissée à sec. La pauvre femme eut d'abord bien peur; elle prit la fuite. Mais ayant regardé de loin et voyant toujours cette étrange créature immobile à la même place, elle revint sur ses pas et se mit à la considérer d'assez près. Alors la sirène lui dit : — « Par pitié, venez à mon secours et ne me lais- » sez pas mourir ici. N'ayez pas de crainte, je n'ai jamais fait de » mal à personne; bien au contraire, par mon chant, j'avertis » les matelots de la présence des écueils. » — La pauvre femme avait l'âme bonne. Elle vint au secours de la sirène, et l'aida à

regagner les flots. Alors celle-ci lui dit : — « Que veux-tu que je » fasse maintenant pour toi? Je suis puissante, demande quelque » chose de possible, et tu seras satisfaite. — Eh ! bien, j'ai un fils » à la mamelle : fais qu'il soit le plus fort et le plus vaillant des » hommes. » — La sirène plongea dans la mer, et reparut quelques minutes après, portant à la main une conque pleine d'une liqueur semblable à du lait. — « Tu donneras ceci à boire à ton » fils, dit-elle; mais prends bien garde d'en répandre une seule » goutte. »

Néanmoins, la femme, de retour chez elle, n'osa pas faire prendre ce breuvage à son fils, avant d'en avoir fait l'essai. Elle en donna donc à son chat; et, ne remarquant sur cet animal aucun effet qui pût l'inquiéter, elle donna le reste à son fils.

Le petit Rannou et le chat ressentirent bientôt la puissance du philtre magique. Le chat devint si grand et si fort qu'il fallut l'attacher à un rocher avec une chaîne de fer. Quant à Rannou, à l'âge de neuf ans, il cassait avec ses mains sept fers à cheval réunis, et jouait aux osselets avec d'énormes rochers. A douze ans, il avait déjà dix pieds de haut : c'était un prodige. Mais, dès cette époque, il y eut en lui un affaissement subit : sa grande force disparut et une caducité précoce brisa ses membres, à cet âge où les autres hommes commencent à peine de se développer. Le peu de confiance de la mère avait tout perdu : il fallait à Rannou la potion entière pour être un héros, et il est resté, dans la tradition, comme le symbole d'une force extraordinaire, mais incomplète.

Que de destinées manquées ainsi, parce qu'on a négligé quelques gouttes du philtre de la sirène!

F.-M. Luzel.

(La suite au prochain numéro.)